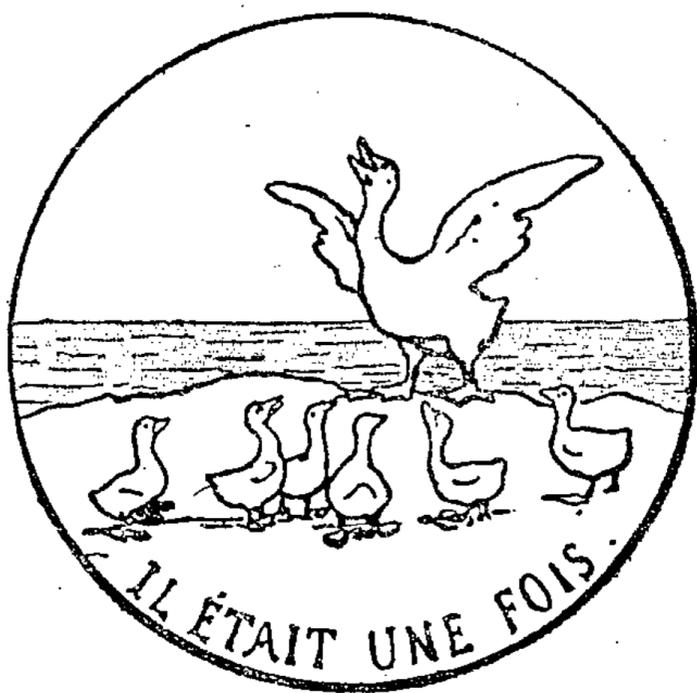


SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES
AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

REVUE
DES
TRADITIONS POPULAIRES

RECUEIL MENSUEL DE MYTHOLOGIE
LITTÉRATURE ORALE, ETHNOGRAPHIE TRADITIONNELLE
ET ART POPULAIRE



TOME XXXII. — 32^e ANNÉE

PARIS

EMILE LECHEVALIER
16, rue de Savoie

ERNEST LEROUX
28, rue Bonaparte

CHANSONS DE LA HAUTE-BRETAGNE

LXXXI

COMPLAINTÉ DE BODIFFET

Le premier jour de l'an
Est un grand jour de fête.

Où j'y étais à ma table à diner ;
Trois sergents de guerre ont venu m'y chercher.

A mis la main dans moi ce sergent Lapierre
Il est fort et hardi comme un sergent de guerre.

Ils m'ont dit : « Arrête, de par le Roy,
A Rennes tu viendras quant et moi.

— A Rennes, je n'irai pas.
Je n'y ai pas d'affaires.

A Rennes si j'y vas, menez-moi par le Tertre,
Ma femme elle est là, j' l'y conterai mes affaires.

— Nous te mènerons par où que tu voudras,
Mais par le Tertre tu n'iras pas. »

Sa mère elle les suivait comme une femme folle,
Sa coiffure dans sa main, ses cheveux sur ses robes.

— Retournez-z'en, ma mère, Reconsolez ma femme
Nourrissez mes enfants, et demeurez-t-ensemble. »

Ce petit Bodiffet il est à grand misère
Il est à deux genoux sur l'échafaud de Rennes.

Il a le cou et le poignet coupés,
Pour la Brousse, il a volé.

(Plémet, Côtes-du-Nord.)

François HUET

CHANSONS DE LA HAUTE-BRETAGNE

LXXXII

LE PRÊTRE DANS LA HUCHE

N'y a rien de plus charmant
 Que l'état d' cordonnier.
 Jean a pris sa hottée
 Et s'est en allé
 Pour raccommoder les souliers.
 A l'arrivée, il demande à ses enfants
 S'ils n'avaient rien vu par là,
 — Si, si, mon père, monsieur le curé,
 Dans la huche ma mère l'a renfermé.

Jean a pris sa chârte (charrette)
 Ses bœufs a liés,
 A mené la huche à vendre au marché.
 — Ah! s'écria-t-il, elle vaut bien cent francs
 I' a oremus dessus comme par dedans.

Quand ce fut pour aller
 Boire le vin du marché,
 Fallait voir monsieur le curé
 Comme i s'en allait.

— Arrêtez, arrêtez, mansieur le curé,
 Vous nous aid'rez à boire
 Le vin du marché.

(*Environs de Moncontour, 1881.*)

Cette chanson rappelle le fabliau du *Prêtre qui fut mis au Lardier*; il a été recueilli une douzaine de chansons sur ce thème plus développées que celle-ci.

PAUL SÉBILLOT

LXXXIII

LE MOIS DE MAI

Le mois de mai,
 Gentil et gai,
 Avec zéphire,
 Vient nous sourire,
 Au renouveau
 J'entends l'oiseau.
 Le ciel sourit,
 Le pré verdit,
 Les bois foisonnent,
 Le vent fredonne,
 Au renouveau
 J'entends l'oiseau.
 Cueillons des fleurs,
 Formons des chœurs,
 Au bord de l'onde,
 Dansons la ronde.
 Au renouveau
 J'entends l'oiseau.

J'ai recueilli cette chanson à Penguily (Côtes-du-Nord) vers 1877 d'une vieille femme illettrée. Je la donne comme exemple d'une jolie pièce de vers, due à un poète et entrée dans la tradition populaire, peut-être en raison de sa simplicité.

LXXXIV

MONSIEUR DE BOISGILES

C'était par un dimanche,
 Fa la sol fa,
 La veille d'un lundi,
 La sol fa mi.
 Que Monsieur de Boisgiles
 Allait quitter Paris.

 S'en fut conduire trois dames
 Toutes trois en un logis.
 Quand il fut dans la chambre
 Vous restaurez ici.

Quand il fut sur les landes
Quinze Messieurs rencontra.
Il appela son page :
— Petit Jean, mon ami,

Qui sont tous ces gens-là ?
Qui sont ce soir ici.
— C'est Monsieur de Vendôme,
Vot' plus grand ennemi.

La parole n'est pas dite
Que Vendôme s'avancit.
— Te souviens-tu, Boisgile,
L'affront que tu me fis ?

Devant le roi, mon maître,
Un soufflet me donnas.
Devant la reine-mère,
Cinq o six démentis.

A moi, à moi, Boisgile,
Nous vengerons ceci.
La parole n'est pas dite
Que le combat commença.

Il en tua quatorze
Sans qu'aucun eut féri.
Quand il fut au quinzième,
Son épée se rompit.

Il appela son page :
— Petit Jean, mon ami,
Prête-moi ton épée
Car la mienne a failli.

— Nenni, nenni, mon maître,
Vous me tueriez aussi.
La parole n'est pas dite
Que Boisgiles tomba.

Il appela son page :
— Petit Jean, mon ami,
Va-t-en dire à ma mère
Qu'elle n'aura plus de fils.

Va dire à la nourrice
 Qu'elle élève bien mon fils,
 Quand il sera en âge,
 Il vengera ceci.

La parole n'est pas dite
 Que Boisgiles trépassit.

Plémet (Côtes-du-Nord).

François HUET

LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS ET LES TRADITIONS POPULAIRES

LI

MONSIEUR DE BELLEY

LES Maladies viennent à cheval et s'en retournent à pied ; dites-
 le mesme des debtes (p. 41).

On dit que ceux que le loup regarde, deviennent tellement enrrouëz
 qu'ils ne peuvent crier (p. 413).

(*Les Evenemens singuliers*, de Monsieur de Belley [Jean-Pierre
 Camus]. Paris, Rocolet, 1660.

F. DUINE



LES TRANSFORMATIONS (1)

IV

— Ah ! si tu te fais rose,
 Dans le rosier,
 Moi, je prendrai la forme
 D'un jardinier :
 Je cueillerai la rose
 Dans le rosier.

— Ah ! si tu prends la forme
 D'un jardinier,
 Je me ferai anguille,
 Sous le rocher.
 Non, jamais tu n'auras
 Mes amitiés.

— Si tu te fais anguille
 Sous le rocher,
 Moi je prendrai la forme
 D'un poissonnier.
 Je pêcherai l'anguille
 Sous le rocher.

— Ah ! si tu prends la forme
 D'un poissonnier,
 Je me ferai étoile
 Au firmament.
 En moi n'aie plus d'attente,
 Mon cher amant.

— Si tu te fais étoile
 Au firmament,
 Moi je prendrai la forme
 D'un nuage blanc ;
 J'envelopperai l'étoile
 Au firmament.

(1) Cf. t. I, p. 98 Champagne 100 ; Haute-Bretagne 102 ; Morvan 104 ; sans date ;
 manuscrit de la Bibliothèque Nationale.

— Ah! si tu prends la forme
D'un nuage blanc,
Moi je me ferai caille
Parmi ces blés.
Non, jamais tu n'auras
Mes amitiés.

— Ah! si tu te fais caille
Parmi ces blés,
Moi je prendrai la forme
D'un épervier.
J'attraperai la caille
Parmi ces blés.

— Ah! si tu prends la forme
D'un épervier.
Moi je me ferai nonne,
Dans le couvent.
Non, jamais tu n'auras
Le cœur content.

— Ah! si tu te fais nonne
Dans le couvent,
Moi je me ferai moine,
Moine chantant,
Et confesserai la nonne
Dans le couvent.

— Ah! si tu te fais moine
Dans le couvent,
Moi, je ferai la morte
A enterrer.
Non, jamais tu n'auras
Mes amitiés.

— Si tu te fais la morte
A enterrer,
Je me ferai la terre
Et te recevrai.
Pour toujours je t'aurai
A mes côtés.

Madame LE GAC-SALONNE

(Recueilli à Plancoët (Côtes-du-Nord), d'une paysanne de Créhen
vers 1905. L'air est très monotone.

CHANSONS DE LA HAUTE-BRETAGNE

LXXXV

LE RETOUR DU SOLDAT

La journée de mes nocés,
M'arrive un mandement
Y partir à la guerre
Servir le roi sept ans.

Ma maîtresse était jeune,
N'y faisait que pleurer.
« Tais-toi, va, ma mignonne,
Je m'en reviendrai. »

La guerre elle était longue,
Sept ans elle a duré.
La belle s'est ennuyée,
A fait une autre amitié.

Au bout des sept années
Je m'en suis retourné.
Je rencont' ma maîtresse
Qui venait d'épouser.

— Bonjour, madame l'hôtesse,
Voulez-vous m'y loger ? »
Répondit d'un air fier :
— Nous sommes embarrassés !

Déposit sur la table
De l'or et de l'argent.
— Tenez, madame l'hôtesse,
Logez-m'z en payant.

— Mon brave militaire,
Puisqu'vous voulez payer,
Passez-y z'à la table
A la table à souper. »

Quand il eut soupé
Demandit à jouer
Au joli jeu des cartes,
Au joli jeu des dés.

Quand il eut soupé,
Demandit à coucher
Avec la mariée,
Le soir à ses côtés.

— Mon brave militaire,
Ne vous en fâchez pas ;
La jeune mariée
Ne vous appartient pas.

— Où sont-i' donc les bagues
Les bagues et les diamants
Que j' t'y avais donné, belle,
D'aujourd'hui i' a sept ans ?

I sont dedans n'un coffre
Tout au proche de mon lit.
Ah ! oui je les embrasse
Plus de cent fois la nuit.

(Chanlé par J.-M., Château, de Saint-Glen, Côtes-du-Nord, 1881.)

Paul SÉBILLOT

LES POURQUOI

CXLVI

POURQUOI LES CHIENS SE SENTENT

On dit à Morlaix que si les chiens se flairent, c'est que l'un d'eux porte sous la queue un signe. Celui sous la queue duquel il aura été reconnu sera roi, et les autres chiens recouvreront la parole.

Madame LE GAC-SALONNE
